

# Préface

Être libre, c'est faire ce qu'on veut. Cette liberté est un fait d'expérience, que nul ne conteste. Reste à la comprendre. C'est où la chose se complique. La question de la liberté est l'une des plus embrouillées de toute l'histoire de la philosophie (« un labyrinthe », disait Leibniz). Cet ouvrage, qui suit l'ordre chronologique des doctrines, aidera le lecteur à s'y retrouver. Les auteurs ont choisi de privilégier l'approche métaphysique (le problème du libre arbitre). Ils ont eu raison, me semble-t-il, et c'est ce que je voudrais brièvement faire ressortir.

Le contraire de la liberté, c'est la contrainte : quand quelque chose m'empêche de faire ce que je veux, ou m'oblige à faire ce que je ne veux pas. Par exemple quand on m'interdit de tuer, de voler, de dépasser telle ou telle vitesse sur la route, ou lorsqu'on m'oblige à faire réviser ma voiture ou à payer mes impôts. Je peux désobéir ? Certes, mais à mes risques et périls. La prison menace, qui est privation de liberté.

Il est évident qu'aucune société ne serait possible sans un tel système de contraintes, qui peut être plus ou moins codifié, plus ou moins lourd (du plus libéral au plus totalitaire), mais sans lequel aucune liberté d'action ne pourrait s'épanouir. Si tout le monde, sur la route, avait le droit de conduire n'importe comment, plus personne ne pourrait circuler : notre liberté de mouvement, loin d'être augmentée par l'absence de contraintes, serait en vérité quasiment abolie. Et si n'importe qui pouvait librement s'emparer de ma vie ou de mes biens, comment serais-je libre de vivre ou de posséder quoi que ce soit ? La liberté de chacun s'arrête, selon le principe bien connu, où commence celle des autres ; c'est dire que nos libertés ne peuvent coexister (donc exister) qu'à la condition de se limiter mutuellement. Comment ? C'est à la politique et au droit d'en décider : c'est ce qu'on appelle la liberté « au sens politique du terme », laquelle pose d'immenses problèmes d'organisation (concernant la répartition et la limitation des différents pouvoirs), mais ne soulève guère de difficultés proprement philosophiques.

Il en va autrement, on s'en doute, de la liberté au sens métaphysique. De quoi s'agit-il ? Non plus de la liberté d'*agir* (liberté d'action), mais de la liberté de *vouloir* (liberté de la volonté : spontanéité du vouloir ou libre arbitre). Être libre, disais-je, c'est faire ce qu'on veut. Mon action est donc libre lorsque rien ni personne ne m'oblige à l'accomplir ou ne m'en empêche. Liberté d'action : liberté de *faire* ce que je veux, et celle-ci, dans nos démocraties libérales, est somme toute assez grande (même si elle reste limitée non seulement par la loi, cela va de soi, mais aussi, parfois cruellement, par nos moyens financiers). Mais suis-je libre aussi de *vouloir* ce que je veux ? On dira que cela est garanti par le principe d'identité : toute chose ou tout événement étant par principe identique à soi ( $a = a$ ), je veux nécessairement ce que je veux. C'est ce qu'on peut appeler la spontanéité du vouloir : c'est la liberté selon Épicure ou Épicète, Leibniz ou Bergson (même si ce dernier parlerait plutôt de créativité), et certes ce n'est pas peu. Cette liberté-là, nul, parmi les philosophes, ne la conteste. Reste à savoir si elle suffit. Car on voit tout de suite le problème : si je veux nécessairement ce que je veux, je ne suis pas libre de vouloir autre chose que ce que je veux ; je n'ai donc pas le choix, ou mes choix, pour mieux dire, même spontanés (ils ne dépendent que de moi), même créatifs (aucune décision n'est écrite à l'avance), restent déterminés par ce que je suis, que je n'ai pas choisi (si c'est donné à la naissance ou imposé par mon environnement social ou familial) ou que je ne puis plus choisir (si cela résulte de mes décisions passées). Je veux ce que je veux, certes, mais ne saurais, étant ce que je suis, vouloir autre chose. Ma volonté est bien spontanée (je veux ce que je veux), mais peut-on dire qu'elle est vraiment libre (dès lors que je ne peux vouloir autre chose) ? C'est ce qu'on appelle le problème du libre arbitre, qui serait une volonté absolument libre – capable non seulement de vouloir ce qu'elle veut (spontanéité du vouloir), mais aussi, paradoxalement, de ne pas vouloir ce qu'elle veut ou de vouloir autre chose (libre arbitre). C'est la liberté selon Descartes ou Rousseau, Kant ou Sartre.

Prenons un exemple. Je décide de me marier avec telle personne. C'est un choix libre, en tout cas spontané : aucune force extérieure

ne m'y contraint, personne ne m'y oblige ni – si la personne en question est d'accord – ne m'en empêche. Mais pourquoi veux-je l'épouser ? Parce que je l'aime ? Mais ai-je choisi de l'aimer ? Parce que j'en ai envie ? Mais ai-je choisi cette envie ? Parce que c'est la coutume, dans mon pays ou dans mon milieu, que d'épouser la personne avec qui on veut vivre ? Mais ai-je choisi mon pays, mon milieu, mon époque ? Ai-je choisi, même, cette volonté de vivre avec elle ? Un autre que moi en épouserait une autre, ou bien ne se marierait pas. Or, quand ai-je choisi d'être moi ? Jamais, bien sûr, et c'est ce qui soumet tous mes choix à quelque chose – moi-même – que je n'ai pas choisi.

Déterminisme ? Indéterminisme ? Ce n'est pas vraiment la question. Quand bien même les atomes de mon cerveau seraient en partie indéterminés, comme le voulait Épicure, il reste que je n'ai pas choisi ces atomes, ni ne saurais les gouverner (le *clinamen*, on le verra dans le premier chapitre, permet la liberté mais ne lui obéit pas). Cela ne m'empêche pas de faire ce que je veux (par exemple épouser celle que j'aime : liberté d'action), ni même de vouloir ce que je veux (spontanéité de la volonté : pouvoir déterminé de se déterminer soi-même), mais m'empêche de vouloir autre chose que ce que je veux (donc d'être libre au sens du libre arbitre, que Marcel Conche a fort bien défini comme « pouvoir indéterminé de se déterminer soi-même »). Tous mes choix, même parfaitement volontaires et spontanés, dépendent de ce que je suis, que je n'ai pas choisi. Mais alors le moi serait une prison, d'autant plus implacable qu'elle se déplace en même temps que moi. Comment en sortir ?

Il n'y a que deux issues, me semble-t-il.

Ou bien on postule, avec Platon, Kant ou Sartre, une espèce de choix originel, par quoi chaque individu serait un choix absolu de soi. Cela suppose une forme de transcendance, fût-elle interne à l'homme, qui interdit de le considérer comme un être purement naturel ou historique : il y a quelque chose en moi (le « caractère intelligible » chez Kant, la conscience chez Sartre) qui excède toute détermination extrinsèque ou même, c'est le plus difficile à concevoir, intrinsèque. C'est pourquoi Sartre a pensé la liberté

comme néant : être libre, c'est n'être rien, puisque c'est choisir, à chaque instant, ce qu'on a à être. L'existence précède l'essence : l'homme n'est pas ce qu'il est (puisque'il n'est d'abord rien) mais ce qu'il choisit, dans telle ou telle situation, de devenir.

Ou bien on considère – avec Spinoza, Marx, Nietzsche ou Freud – que le libre arbitre n'est qu'une illusion, dont il importe de se libérer. Comment ? Par la raison (qui n'est pas un « moi », puisqu'elle est universelle), par la connaissance (« la liberté, c'est la nécessité comprise », disait Engels), par la lucidité. C'est en comprenant les multiples déterminismes (biologiques, historiques, sociaux, psychiques...) qui pèsent sur nous et nous font devenir perpétuellement ce que nous sommes (un homme ou une femme, à telle époque, dans telle société, avec tel caractère...) que nous avons une chance de nous en libérer au moins en partie. C'est à quoi sert la philosophie, chez Spinoza ou Nietzsche, comme la science de l'histoire selon Marx ou la psychanalyse selon Freud. Les doctrines sont différentes et peut-être incompatibles. Mais l'orientation fondamentale, s'agissant de la liberté, est la même : c'est en comprenant qu'on n'est jamais absolument libre qu'on a une chance de le devenir un peu plus. On ne naît pas libre ; on le devient.

Philosophies du libre arbitre, donc, ou philosophies de la libération. Telle est l'alternative que ce riche et solide ouvrage permet de penser. Chacun, l'ayant lu, sera mieux à même de choisir (librement ?) ce qui lui paraît être la vérité. C'est dire assez que cette vérité est inconnue (si on la connaissait, il n'y aurait plus à choisir). Par quoi la question de la liberté est métaphysique, strictement, et l'une des plus importantes qui soient. La métaphysique, toutefois, n'est pas tout. Quelle que soit celle que tu as adoptée, n'oublie pas que tu es capable de vouloir et d'agir. Cette liberté-là est incontestable, et les deux autres (libre arbitre ou libération), sans elle, seraient vaines.

André Comte-Sponville

# Avant-Propos

Il existe essentiellement deux approches philosophiques possibles de la liberté. L'une est relative à la politique, au droit et à la vie en société. Cette liberté politique renvoie à la vaste question de la coexistence harmonieuse des individus et aux limites nécessaires que doit poser un État s'il veut organiser pacifiquement les rapports humains. Mais il est une autre vision de la liberté, plus fondamentale, plus originaire, qu'on qualifie volontiers de métaphysique, et qui pose la question universelle du libre arbitre : dans quelle mesure la condition humaine peut-elle prétendre être libre de ses choix ? Le libre arbitre est-il un élément constitutif de l'humanité, le propre de l'homme ?

C'est cette approche de la liberté que nous avons souhaité développer ici, via un parcours historique des principaux philosophes qui ont traité, chacun à leur manière, en se faisant souvent contradicteur, parfois défenseur d'un savant aîné, la question monumentale du libre arbitre.

Certains noms manquent sans doute à l'appel. En effet, des lecteurs ne manqueront pas de remarquer l'absence de certains maîtres majeurs, tels Platon ou Aristote, pour ne citer qu'eux. Mais Hegel n'a-t-il pas, dans un jugement (sans doute un peu sévère) contenu dans ses *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, affirmé que ni l'un ni l'autre n'avaient su apercevoir que la liberté était une composante fondamentale de la nature humaine, trop soucieux qu'ils étaient de l'organisation de la Cité et d'une forme strictement juridique de cette liberté (la notion grecque d'*eleutheria* désigne surtout la liberté politique) ?

C'est pourtant un Grec qui inaugure notre parcours. Épicure, et sa philosophie atomiste révolutionnaire, va être le premier, sinon l'un des tout premiers penseurs à concevoir un monde, le nôtre, où la contingence règne, un monde de tous les possibles : pas de destin, pas d'inexorable nécessité divine, pas d'ordre inflexible, mais une liberté à l'œuvre dans l'univers. Épicète va s'efforcer, lui, de rendre compatible l'affirmation d'un destin, d'une fatalité

inéluçtable, et la possibilité pour l'homme de déployer sa nature, d'être libre tout en consentant, paradoxalement, à l'ordre du monde.

Le xvii<sup>e</sup> siècle sera celui d'une querelle considérable sur le libre arbitre : Descartes, Spinoza puis Leibniz vont batailler sur le champ des idées et défendre pour l'un un libre arbitre qui s'éprouve au quotidien et qu'il n'est pas nécessaire de prouver, pour l'autre revendiquer cette illusion d'une liberté humaine qui n'est autre qu'un préjugé dont il conviendrait de se défaire, etc. Kant constatera le conflit interminable entre les tenants du déterminisme et ceux qui soutiennent la réalité du libre arbitre, et s'efforcera de résoudre leur conflit. Il en résultera la nécessité de postuler la liberté pour rendre possible la morale.

La question du mal apparaît justement sur le fond de cette querelle : si l'homme n'est pas libre, est-il alors responsable des maux qu'on lui attribue généralement ? Leibniz prend position, Rousseau en prolongera la réflexion : Dieu a fait les hommes libres, le mal leur est imputable.

Le xix<sup>e</sup> siècle voit apparaître, avec Marx, Nietzsche et Freud ceux que l'on appellera plus tard des « maîtres du soupçon » parce qu'ils prolongent la critique spinoziste du libre arbitre en suggérant que nous n'avons pas conscience des mobiles secrets qui déterminent les pensées et les actes que nous croyons avoir décidés librement. Nous finirons notre parcours avec deux philosophies qui s'essayent, chacune à leur manière, de renouveler la question de la liberté, la première, celle de Bergson en en pensant l'acte libre sur le modèle de la création artistique, la seconde, celle de Sartre, en en faisant le corrélat d'une obligation, plutôt que d'une possibilité de choix. Parce qu'elle définit la liberté, dans une perspective ouverte par Rousseau, comme une antinature, la pensée de Sartre est à bien des égards la dernière grande pensée de la liberté, à tout le moins le dernier mot de l'époque contemporaine.

# 1/ **Épicure**

ou la liberté déclinée

## Pour commencer

« Athènes [...] a fait naître l'homme au vaste génie qui de sa bouche inspirée répandit tant de vérités et dont malgré sa mort, mais pour prix de ses divines découvertes, la gloire partout répandue et victorieuse du temps monte désormais jusqu'au ciel<sup>1</sup>. »

C'est ainsi que Lucrèce le romain présente son maître à penser et à vivre, Épicure. Ce « vaste génie », est né à Samos en 342 av. J.-C., soit sept ans après la mort de Platon. À l'âge de 18 ans, il vient à Athènes faire son service militaire. À la mort d'Alexandre le Grand (323 av. J.-C.), il est contraint de s'exiler. Sur la côte d'Ionie, de ville en ville, Épicure ne se fixe jamais très longtemps, à l'exception d'un séjour de dix ans à Téos, où il est formé à l'atomisme antique (la philosophie de Démocrite) par Nausiphane. Pour les atomistes, et jusqu'à Épicure qui va infléchir la doctrine originelle, l'univers est simplement composé d'atomes et de vide, un vide dans lequel les atomes se meuvent en fonction des lois rigides. Ils y font des mouvements tourbillonnaires, s'agrègent durant leur rencontre et constituent ainsi tous les êtres de la nature !

En 306 av. J.-C., c'est le retour à Athènes. L'école qu'Épicure y fonde alors, par son influence, ne tarde pas à éclipser celle de Platon. Le « Jardin » est ouvert aux hommes comme aux femmes (une exception dans l'Antiquité), y compris aux prostituées. Épicure est réputé susciter une véritable fascination sur ses disciples qui lui vouent un culte quasi divin, culte qu'ils continueront d'entretenir après sa mort, à 72 ans, en 270 av. J.-C.

On compte d'innombrables disciples d'Épicure, et ce, bien après sa mort et hors les frontières de Grèce. Si les disciples écrivent eux aussi, ils ne dévient pratiquement jamais de la pensée originelle du maître du Jardin, philosophie dont ils ne sont que des passeurs. Nous avons de bonnes raisons de penser que Lucrèce, par exemple, compose son *De Natura Rerum* (*De la Nature des Choses*) à partir du texte grec de l'ouvrage d'Épicure sur le même sujet (*Peri*

---

1. Lucrèce, *De la Nature des Choses*.

*Physeos*). Cette fidélité au maître est d'autant plus heureuse qu'il ne nous reste aujourd'hui que trois lettres de sa main et quelques maximes et sentences. Aussi, c'est grâce à ses disciples mais aussi ses contradicteurs que la pensée d'Épicure nous est connue. Cette pensée est proprement révolutionnaire, tant dans l'organisation du monde qu'elle propose que dans la possibilité qui en découle d'une action humaine enfin libérée d'une fatalité à laquelle bon nombre de ses contemporains croyaient aveuglément : l'homme a un pouvoir, il est en mesure de faire un choix de vie, il est libre de vivre « tel un dieu parmi les hommes ».

## La liberté, d'abord une affaire d'atomes

Pour qui cherche à se représenter adéquatement la philosophie d'Épicure, et en particulier sa conception du libre arbitre et de la liberté en général, il convient toujours de se tourner en premier lieu vers sa Physique, autrement dit sa conception toute particulière de l'organisation de la nature.

### **Rien ne naît de rien**

Épicure s'inspire de la philosophie de Démocrite, philosophe présocratique essentiel, et affirme que rien ne naît de rien dans l'univers et que rien ne retourne à rien (*cf.* Lucrèce, *De la Nature des Choses*, Chant II, v. 287). La connaissance de la Physique nous enseigne également que, dans notre monde, rien ne disparaît définitivement et tout se transforme sans fin. Aussi Épicure peut-il écrire à Hérodoté :

*« Le tout a toujours été tel qu'il est maintenant et sera toujours tel. Car il n'est rien en quoi il puisse se changer ; et, en dehors du tout, il n'est rien qui, étant entré en lui, ferait ce changement<sup>1</sup>. »*

---

1. Épicure, *Lettre à Hérodoté*, §39.

Contre bon nombre de ses prédécesseurs et de ses contemporains, tels Parménide, Platon, Aristote ou les stoïciens, Épicure a cette intuition remarquable qu'il existerait une infinité de mondes dans l'univers, de formes différentes, qui naissent et périssent. Mais nulle Providence ni Dieu à l'œuvre dans le *cosmos* selon lui, rien n'assure le bon fonctionnement ni ne contraint l'ordre du monde d'une main déterminante.

### **Des atomes et du vide**

L'univers est exclusivement constitué d'atomes et de vide. Corpuscules élémentaires, les atomes sont des réalités éternelles et incréées. Ils ne peuvent être réduits en des éléments plus simples, ils sont pleins et indivisibles (*atoma* signifie précisément ce qui est insécable en grec). S'ils ne sont pas eux-mêmes des corps composés, en revanche, les atomes composent l'essentiel des corps dans l'univers.

#### **Un jeu de Lego**

Jostein Gaarder, dans son best seller *Le monde de Sophie*, propose d'envisager que l'univers de Démocrite et des atomistes antiques est comme une sorte d'immense jeu de Lego, les atomes s'emboîtant les uns dans les autres comme les éléments de Lego, eux-mêmes indivisibles, différents par la taille et la forme, compacts et denses, capables de s'accrocher les uns et aux autres et de former des corps à l'infini en se défaisant et en s'agrégeant avec de nouveaux éléments...

Ils ont différentes forme, taille et poids, mais ils restent invisibles à l'œil nu. S'il n'y avait que des atomes dans l'univers, ce dernier serait plein, une masse compacte, aucun mouvement n'y serait possible. Or, nous le constatons aisément, le mouvement existe bel et bien, et, pour l'expliquer, il faut un autre principe essentiel qui autorise le déplacement des atomes : le vide.